

Nemikwaldamnana
Souvenons-nous

Johanne Alice Côté

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61692ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, J. A. (2010). Nemikwaldamnana : souvenons-nous. *Moebius*, (124), 63–68.

JOHANNE ALICE CÔTÉ

Nemikwaldamnana

Souvenons-nous

Les aiguilles de pin hachurent le ciel, le lac papillote. Le matin me pique la peau. Le huard appelle. Je vais plonger. Les vieilles planches de la galerie craquent au rythme de mon ravissement alors que je m'élançe avec une ardeur d'ancienne petite fille. Le huard appelle. Maître d'entre les mondes, il convoque mes extases, ma transe de voyageuse qui ne craint pas les changements d'âge. Je descends les marches, je cours. Je marque le sable. Il capte nos histoires dans le poids de nos pas et la vague les entraîne à jamais dans la mémoire de l'eau.

Je plonge les yeux ouverts. Mon cœur bat dans ma tête, des bulles jaillissent de toutes mes ouvertures, ma vie se contracte. L'eau glaciale ne connaît pas les sentiments et elle livre avec dureté une partie de son contenu : je suis devenue vieille, mon père est mort, son chalet n'est qu'une cabane piteuse, les algues bleues envahissent le lac. J'émerge. J'entends la rumeur des voitures qui parasitent la forêt fendue par l'autoroute. Le huard imagine qu'il verra se détruire la meute des machines ; une lame toute-puissante les engloutira tandis que lui conduira la cérémonie funèbre.

Je me sèche et j'allume un feu dans l'octobre vif. Dans le sable, avec une branche, je trace mon nom, celui que j'ai choisi, je l'entoure de soixante traits, toutes mes années, dessinées comme un soleil. Un peu de vent et le lac avalera aussi cette inscription. Sur les plages, mes vies se résument.

*

Sœurs Corbeaux, vos conversations dans les pins me rassurent. Vous partagez avec moi ce moment de conscience, le sentiment d'impermanence qui émane du mouvement de toute chose. Vous avez connu mon père et ses jours tranquilles à attendre la fin. Vous avez mangé les entrailles des truites pêchées par lui ; vous aussi avez du mercure au cœur et du plomb dans l'aile.

Vous savez que les mythes ne fonctionnent plus comme avant. Perdre la foi que nous avons en eux a engendré la nostalgie. Me raconterez-vous encore, malgré cela, l'histoire de Corbeau-qui-pense-et-ça-arrive, comme lorsque j'étais petite et que je ne cherchais pas encore à fuir ? Corbeau, acrobate, cabotin, amoureux de Dame Cygne voulait suivre la migration de sa bien-aimée – noir et blanc en équilibre précaire –, mais la nature ne l'a pas préparé à ce voyage. Les forces lui manquent, Dame Cygne doit le porter, puis elle l'abandonne, elle-même au bord de l'épuisement. Corbeau tombe dans l'océan sans fin, réussit à s'accrocher à un bout de bois qui affleure. Il médite et conçoit sa survie. À force de demander au moindre passant, poisson ou castor, aussi rare fut-il, Corbeau obtient une motte de boue des profondeurs dont il se sert pour amorcer sa terre, son continent. Car lorsque Corbeau pense, il crée. Mon père le savait-il quand il me taquinait. *T'es mieux pas penser mal!*

Sœurs Corbeaux, aidez-moi à comprendre les histoires et à croire au pouvoir de mes intentions. Je n'ai jamais reçu les visions de mon avenir, toujours submergée dans des brumes cyniques, et maintenant que j'ai commencé mon parcours à rebours, mon chemin m'apparaît étriqué et sans valeur.

Je crains encore qu'une voix me réproue – *Tu ne connais rien de nous* – tandis qu'une autre souligne froidement, dans la langue qui meurtrit, *l'aspect fantasmatique de mon identité projetée sur l'Indien*. Je suis Métisse Alnombak. Me refusera-t-on le droit de traduire en moi-même les

histoires des Premières Nations? Me reprochera-t-on mon cœur croasse dans une langue de cygne en veuvage? Je ne voudrais pas que ceux-là mêmes que je chéris m'accusent de leur manquer de respect en volant leurs récits et leurs songes collectifs. Je le sais, ma culture est blanche et je ne veux pas jouer à l'Indienne en portant des bijoux perlés et des mocassins. Comment éviter les clichés? Je n'ai jamais chassé et je serais incapable de survivre en forêt. Aucun récit ne m'a été donné par la bouche de mes grands-parents. J'ignore où chercher mes parentés. Quels anciens m'auraient transmis la conviction du sacré? Quels sages m'auraient désignée pour tisser l'harmonie en moi-même et avec les autres?

Je m'interdis de prononcer mon nom véritable, celui qui me révèle au-delà des apparences et qui m'est venu par le rêve, parmi d'autres dons que je garde cachés. J'ai manqué de courage et je suis restée discrète avec cet héritage onirique. Et pourtant, qui sait ce qu'il m'aurait permis d'accomplir si je m'étais donné la peine de dissiper mes doutes et d'acquérir les connaissances nécessaires à sa réalisation?

Maintenant j'entre dans la vieillesse, et les maladies que j'ai entretenues dans ma vie vont commencer à régner sur mon corps. Je n'aurai sauvé ni la forêt, ni le lac, ni mes frères des poisons qui s'infiltrent dans l'âme et le corps. Mon père est mort seul dans son *shack*, cette cabane où je resterai aussi, jusqu'au bout de mes provisions. Je dormirai beaucoup. Pendant mes heures de veille, je rêverai. Y aura-t-il pour moi un rêve réparateur?

*

Je marche sur la voie ferrée qui longe le lac. Un coup de feu retentit. La chasse est ouverte depuis hier. J'aurais dû y penser. Balles visées, balles perdues, mines cachées, bouts d'obus, billes de fer et de mercure. Suspension, explosions, radiations. Métaux dénaturés qui nous tuent.

Le 17^e siècle nous a donné la chaudière de métal. Les voyageurs nous l'offraient en échange de nos animaux sacrifiés à la mode européenne. On a dit que c'était une amélioration de notre vie matérielle, mais qu'a fait la chaudière, sinon séparer les familles? Il n'était plus nécessaire de se rassembler à tel détour de la rivière, autour du grand tronc creux ou du trou d'argile pour y mijoter le bouillon en y jetant des pierres chauffées. Les marchands s'enrichissaient, les prêtres s'enorgueillissaient de chaque abandon d'une coutume. Je ne peux pas comprendre. On a beau me dire les micro-ondes, les frigos, le chauffage, l'éclairage, les ordinateurs, les transports, l'exploration spatiale, non, je ne vois pas en quoi je dois me réjouir de ces prétendus gains. Ce confort et cette sécurité sont illusoires et nous finirons bien par en connaître le prix réel.

Il y a quelque temps, j'ai visité la vieille mine d'or où mon père a travaillé. Dans l'entrée de la boutique de souvenirs, se trouve le buste de celui à qui on doit l'exploitation de cette fabuleuse richesse: le guide amérindien qui accompagnait le prospecteur. J'ai vu le même genre d'apologie du compagnon amérindien dans un musée à la gloire du fer. Ainsi, on nous raconte que les Amérindiens ont pris part au développement minier de leur pays. Pris part... La belle tête de l'Algonquin ne porte-t-elle pas une trace d'amertume? Je suis gênée qu'on expose ainsi sa honte et ses regrets. Il ne pouvait pas savoir.

Le métal continue à pénétrer l'humanité. Plomb, mercure, cadmium, arsenic, aluminium squattent nos organes, minent la mémoire, pétrifient l'esprit, neutralisent le goût de vivre.

Autre coup de feu. Je ne connais rien aux règlements et à la répartition des lots de chasse, mais je m'étonne qu'on puisse tirer depuis la bretelle de l'autoroute et si près du village. J'aperçois encore le clocher de la petite église.

Le jour de mon arrivée, après les funérailles dans le stationnement de l'église, une demi-douzaine de jeunes hommes admiraient la nouvelle voiture de l'un d'entre

eux. Portières ouvertes, musique assourdissante, jeux de lumières clignotantes dans le coffre arrière et sous les sièges avant. Les garçons à casquette se déplaçaient en chorégraphie autour de la bête chromée, admiratifs, presque religieux. Puis l'un d'eux a déclaré la grande vérité qui les a réunis dans le rire et l'exultation, en accord parfait, *Tout ce qui manque, c'est une danseuse su'l top!* Je regarde de loin, sur le perron de l'église, ma boîte de cendres sur le bras, en compagnie du célébrant des funérailles qui m'apparaît absolument indulgent ou indifférent. Je n'ai rien à lui dire, lui non plus. Il ne sait rien de nous. Je m'éloigne. J'étais seule avec lui lors de cette cérémonie que mon père avait exigée. Totalement catholique. Je n'avais jamais pu le convaincre de retourner aux croyances ancestrales. Il se moquait de mes recherches, de mes *folleries*. J'empruntais à toutes les traditions ce qui trouvait en moi un peu de résonance mais, pour lui, la tente de sudation ou la quête de vision n'avaient aucun sens. *Nous, on n'a jamais fait ça.* Je ne pouvais pas le contredire.

Encore un coup de feu. Les oncles de mon père chassaient déjà comme des Blancs. Sans remercier.

J'arrive à l'embouchure du lac, les jambes tremblantes. J'ai apporté les cendres. Je leur inventerai une vie nouvelle. Je les répands sous le grand pin coincé entre le lac et la voie ferrée, témoin séculaire de l'incessante blessure infligée au cœur de la terre, notre mère. Avant d'entrer à nouveau dans l'eau, je chanterai.

Nemikwaldamnana

Souvenons-nous
 Mon père phénix
 nos parents renaîtront
 les gardiens endormis
 soulèveront la paupière
 l'éclat du métal les éblouira
 et leur cri de douleur
 rappellera à la vie
 tous les êtres qui aiment
 leur Mère

Nemikwaldamnana

